

L'ARCHE *Editeur*

Chantal AKERMAN

Le Déménagement

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LE DEMENAGEMENT
de
Chantal Akerman

L'homme entre dans l'appartement où il vient d'emménager.
 Un appartement moderne. Nu. Propre.
 L'impression de propreté , de nudité subsiste malgré les
 caisses, les meubles rassemblés dans un coin, sans logique..
 Il claque des mains. Ca résonne.

Il dit:
 Quel soulagement. Y a pas d'âme. Y a juste moi.
 Avec l'âme ça finit toujours mal.

Il reclaque des mains. Ca résonne. C'est le manque d'âme
 qui résonne.
 C'est parfaitement carré. Quel silence.

Il fait des pas et compte: Un , deux, trois, quatre,
 cinq, .D'un côté.
 Un deux, trois, quatre, quatre et demi! J'ai dû me tromper.
 Il recommence. Arrive au même résultat.
 Tant pis, je dirai, c'est parfaitement rectangulaire.
 Quel silence. Où est la radio. La radio de Béatrice.
 J'aime pas quand on entend le silence. Ici, le silence
 s'entend. Y a même que lui qu'on entend.

Il commence à ouvrir les caisses et à chercher quelque
 chose. Cette chose-là, la radio de Béatrice, il la cherchera
 pendant tout le monologue. Ou presque.

J'aurais jamais dû . Jamais dû déménager. Qu'est-ce qui m'a
 pris.
 J'étais bien dans l'autre. Presque. Non, le plus souvent

j'étais mal. Pas bien. Fallait déménager.
Sauf une fois, un été. L'été 82. J'ai été bien.
Toutes fenêtres ouvertes. Un léger courant d'air. Le rire
des trois filles d'à côté.
Elles venaient d'emmenager. Des étudiantes.
Le matin, le réveil. L'air encore frais. Rien . aucune
languueur (ou détresse ou hésitation). L'envie de se lever.
D'être là. Un homme debout. Leurs rires me portaient. Une
douche froide. Un pantalon léger, un peu large, une chemise
entr'ouverte. Pieds nus. Je vivais. Un geste, un autre. Un
disque. Le bruit de quelques pas dans la rue. Très peu.
Une voix qui dit " Je pars à la mer demain".
J'ai la gorge serrée. C'est tellement beau.
Une lettre d'un ami. " Viens me voir. En Italie. Nous
parlerons".
Content de la lettre. De tout dans cette lettre. J'irai pas
en Italie.
A cause des rires qui me portaient.
Les trois filles. Il y avait une Juliette. Une Béatrice. Une
Elisabeth. JULIETTE. ELISABETH. BEATRICE.
Je les aimais toutes les trois d'un amour immense.
C'est JULIETTE qui m'a dit (ou éclairé) un matin à propos de
l'âme. Le matin, je sortais sur le palier pour le courrier.
Juliette aussi. Elle attendait une lettre certainement.
Cette maison a vraiment un âme, elle a dit. Oui, j'ai dit.
J'étais influençable. A cause de l'amour immense. Et de la
robe rouge en coton de Juliette. L'âme des couloirs sombres
et sales. Avec peinture qui craque. Avec ascenseur en panne.
L'âme. Elle l'a dit avec une sorte de jubilation. Un soupir
de plaisir. Moi, jusque là, j'avais pensé le contraire.

Cette âme là me dérangeait. J'aurais préféré un peu moins d'âme. Ce jour-là, ~~pas~~. Ce jour-là, j'étais d'accord avec elle. J'ai bien dû admettre qu'il y avait de l'âme qui traînait et que cette âme là me faisait soupirer d'aise comme elle.

J'en étais encore tout pénétré quand je suis rentré dans mon appartement.

Il avait lui aussi, ce quelque chose en plus. Tout simplement un supplément d'âme, toutes fenêtres ouvertes, cet été 82 où trois étudiantes en sciences humaines avaient emménagé juste à côté.

L'une en robe rouge, Juliette. J'ai bien fait de ne pas lui avoir parlé de sa robe rouge à Juliette. On ne parle pas de robe à quelqu'un qui a l'âme en tête. Ce n'est pas de circonstance.

Ni de la lettre qu'elle attendait certainement. Parler d'une lettre aurait déjà été plus de circonstance avec l'âme. Mais je ne voulais pas à cause de l'attente.

Moi aussi, j'avais de l'âme.

Je pars demain à la mer avait dit cet homme d'âge moyen. Je ne sais pas si c'était son ton, le rythme, ni lent, ni rapide, la voix de cet homme qui m'avait ému ou bien les deux mots mis l'un à côté de l'autre, à la mer demain, demain à la mer.

J'étais dos à la fenêtre quand c'est arrivé. Je regardais ailleurs. J'embrassais du regard l'appartement. Cela m'a pris par surprise. Toute la phrase. Je pars à la mer demain. J'espérais vraiment qu'il allait partir. J'espérais pour lui. Cet espoir-là venait aussi de l'âme. J'étais profondément reconnaissant envers Juliette d'avoir soulevé cette

question. Reconnaisant et fou d'amour. L'un n'allait pas sans l'autre.

S'il avait dit, je pars demain à la campagne dans ma famille, campagne est obligatoirement suivi de famille, j'aurais détesté.

Je déteste les gens qui ont de la famille à la campagne. C'est comme-ça.

Moins, je déteste moins les gens avec famille à la mer ou à la montagne. Ce que j'aurais aimé juste une fois, c'est que quelqu'un dise, je pars demain ou même la semaine prochaine dans ma famille dans le désert ou sur la banquise.

Il recommence à compter ses pas dans l'appartement.

Oui, c'est parfaitement rectangulaire.

Je suis content.

Je pars demain à la mer. C'était vraiment parfait.

Elisabeth était de Toulouse. Béatrice était de Toulouse.

Juliette était de Toulouse. Aucune avait un chien.

Chacune avait sa chambre. Elisabeth avait sa chambre.

Béatrice avait sa chambre. Juliette avait sa chambre.

Aucune avait un chien. Cela faisait une forte concentration de toulousaines dans un immeuble parisien.

Chacune avait de la famille à Toulouse.

Elisabeth avait des frères.

Juliette des soeurs.

Béatrice des frères.

Les trois familles, en tout, cela faisait dix-huit personnes de Toulouse. Les familles de Toulouse venaient voir les trois filles de Toulouse à Paris.

J'ai rencontré le père de Juliette sur le palier.

Il m'a lui aussi entrepris sur la question de l'âme.

Je lui ai dit tout de suite que j'étais athée et de Paris mais que j'étais prêt à me laisser convaincre. Que rien ne m'intéressait plus que les discussions théologiques. Et qu'à Paris, surtout en été, cela se pratiquait beaucoup. Il n'a pas sauté sur l'occasion. Il avait faim.

L'âme, il l'étendait à tout Paris et même à sa banlieue. Une âme différente là-bas. Là-bas, l'âme venait du linge qui pendait aux fenêtres et aux gosses aux grands yeux noirs et cernés qui roulaient en vélo sur les terre-pleins. Je l'ai trouvé très sensible. Il avait faim.

Je lui ai dit, oui la pauvreté est photogénique parce qu'il était photographe.

Il était d'accord. Très photogénique. D'accord et pensif.

Il pensait à la question de la photogénie.

Moi aussi.

Nous étions tous les deux pensifs.

Moi je n'avais pas faim.

Il ne faisait plus de photos. Cela lui avait passé.

Il vendait ces pellicules aux autres, à ceux qui en faisaient.

Tous n'étaient pas comme lui. D'autres en faisaient encore.

A Toulouse.

Heureusement. Il ne fallait pas laisser toute cette photogénie sans photos.

Il m'a demandé de le photographier, lui et Juliette devant l'immeuble. Pour le souvenir.

C'était facile avec l'appareil automatique.

Lui posait, la main sur l'épaule de sa grande fille. Il disait ça de JULIETTE ma grande fille. Mais elle, elle se tortillait. Elle riait. Ça faisait rien. J'ai appuyé.

Elle portait à nouveau sa robe rouge. C'était pas pour la photo. Elle portait souvent sa robe rouge. C'était comme ça justement que je l'aimais le plus. Le plus profondément.

J'étais heureux d'aimer.

J'ai jamais vu la photo.

Le père l'a développée là-bas à Toulouse.

Domage parce qu'ici, je la mettrais bien au mur.

Tout est si blanc ici. J'aurais bien aimé avoir un peu de rouge sur les murs .

Sur ce mur là.

~~Les trois filles, elles ont vite déménagé. Moi aussi j'ai déménagé.~~

Moins vite. Maintenant, je suis ici.

Faut voir.

Après la photo, j'aurais dû demander la main de Juliette.

Non. Celle de Béatrice. Elle est plus douce.

Mais quand Elisabeth, un soir sur le palier m'a dit, " après vous Monsieur," je me suis dit faudrait que je demande la main d'Elisabeth. Après vous Monsieur. A-t-on idée. C'est tellement suranné. Elle n'a pas fait de révérence. Mais cette politesse.

Imaginez-vous avec une fille qui s'appelle Elisabeth, ce qui dans l'intimité pourrait devenir Lisa, Eli, ou même Lise, imaginez-vous de vivre dans cette politesse exquise.

Tous les matins, après vous Monsieur. Cela me paraissait tout à coup indispensable.

Béatrice, elle, je faisais mes courses au super marché, elle m'a dit, vous ne trouvez pas que la différence de température entre le dedans et le dehors est flagrante. Oui. Je le trouvais aussi. J'étais d'accord. Vivre toute sa vie

avec quelqu'un avec qui on pouvait être d'accord, sur des choses simples, c'était tout simplement inespéré de rencontrer ça dans sa vie.

J'ai comparé le "après vous Monsieur " et le "vous ne trouvez pas que la différence entre le dedans et le dehors etc."

Je suis resté perplexe. L'un vallait bien l'autre.

Qu'allais-je faire de tout cet amour .

La question s'est encore compliquée quand j'ai croisé Juliette à la poste. Elle, elle n'a absolument rien dit. Mais subitement, en me voyant, je crois, son visage s'est éclairé. J'étais ébloui.

Je crois que le mien s'est éclairé aussi.

Ce sourire s'ajoutait à la question de l'âme, au père sensible et affamé, à la robe rouge.

Je les voulais toutes les trois. Leur main à toutes les trois. Je les aimais toutes les trois d'un immense amour.

Je me disais ça la matin au réveil. Le matin sous la douche.

Le matin face à mon café. A tous moments de la journée.

Je n'en souffrais pas. Cette indécision me rendait vivant généreux. J'ai même envoyé un chèque à une organisation humanitaire. J'ai pas eu à la regretter. Grâce à moi, un lépreux a été sauvé. C'est miraculeux.

Trois filles me retenaient en vie..Trois étudiantes en sciences humaines. Et moi je sauvais un lépreux. Cela ne faisait pas vraiment le compte.

Elles étaient inséparables.

Moi aussi. Parfois j'aurais aimé me séparer de moi.

Mais même si en imagination, je pouvais me multiplier, me dédoubler, me tripler. C'était juste un leurre.

Cet été là, il y a encore quelque chose qui m'a donné de

l'entrain. Mais quoi.

Elles étaient inséparables. Sauf pour la poste, le super marché et le palier. Oui.

Oui, ce qui m'a encore donné de l'entrain, oui. C'est Juliette.

Un jour, j'ai frappé à la porte. Juliette est venu ouvrir. Elle avait lavé ses cheveux. J'ai demandé du sel. Juliette a dit ZUT. Il n'y en a plus.

Le ZUT, ça m'a donné un entrain fou. D'abord, c'était tellement spontané. Les cheveux mouillés. Zut. Un mot de trois lettres qui commence par Z. Ca fait de l'effet. Elle aurait pu dire, je suis désolée, il n'y en a plus ou même, mais c'était pas son genre, merde, il n'y en a plus. Non, elle a dit ZUT.

Je suis resté là absolument stupéfait. Elle s'en est rendu compte. A rougi.

Fallait pas resté là sans rien dire. Stupéfait et pourtant déjà plein d'entrain.

J'ai dit flûte. C'était du même genre et ainsi je me rapprochais d'elle.

Cela ne m'arrivait pas souvent de tenter ce genre de rapprochement juste par le langage.

Je me sentais en pleine communion. Après tout, c'était possible.

Elle a éclaté de rire. Ca aussi, c'était spontané.

La spontanéité appelle la spontanéité.

J'ai éclaté de rire aussi. C'est surtout à ce moment là que l'entrain a commencé.

Je suis donc rentré chez moi plein d'entrain. En état de communion.

J'ai mangé mon oeuf coque. Sans sel. Décidement, c'était JULIETTE que je voulais. Juliette, Juliette, Juliette. Dès que j'ai eu prononcé son nom trois fois, je me suis mis amèrement à regretter la douceur des mains de Béatrice, et l'accord que j'avais avec elle sur les choses aussi simples que la différence de température flagrante entre le dedans et le dehors du supermarché.

Amèrement à regretter aussi la courtoisie, l'infinie politesse des après vous Monsieur d'Elisabeth, Bethy, Eli, Elisa, Jise, Lisa .

JULIETTE était grande. J'aimais qu'elle soit grande.

Béatrice était petite, j'aimais qu'elle soit petite.

Elisabeth était moyenne. J'aimais ça aussi.

En général, j'aime rien. C'est pratique et triste.

Là, j'aimais trop et tout. C'est entraînant et compliqué.

J'aimais cette complication-là et son entrain.

Un homme est passé dans la rue. Je mangeais mon oeuf coque sans sel justement.

Il a dit, je suis allé à la mer la semaine dernière. L'autre lui a répondu "quelle chance tu as".

J'étais pas d'accord, je plaignais sincèrement cet homme.

Avec lui aussi, je suis entré en communion. J'ai pensé la semaine dernière, c'est pas demain. Demain, c'est forcément mieux pour aller à la mer.

J'ai réfléchi que même si j'aimais tant les complications, il faudrait bien qu'un jour, je me décide entre ces trois filles, Béatrice, Juliette, Elisabeth, je les ai donc amenées au cinéma.

On en était déjà là entre nous.

En après-midi. Au cinéma climatisé.

Elles se sont assises ensemble. Elles étaient inséparables. J'ai dû me mettre derrière elle. Y avait pas quatre place de front.

Je les ai observées de dos toute l'après-midi.

Béatrice avait des cheveux roux. J'aimais ça les cheveux roux.. Juliette avait des cheveux bruns. J'aimais ça aussi. Elisabeth avait des cheveux blonds -roux. J'aimais ça les cheveux blonds-roux.

C'était un film comique. Elles ont rit ensemble, au même moment. Ca n'a pas été décisif. C'était décidément des filles bien. Elles ne se faisaient absolument pas la concurrence.

L'une aurait pu rire plutôt pour monter son esprit prompt, l'autre au bon moment, signe de simplicité, l'autre un peu tard, signe de profondeur.

Non, rien de tout ça ne s'est passé. J'étais le seul à être en retard, pas par profondeur. Juste parce que c'était leur rire à elle qui m'entraînait.

Sur ce, il se met à pousser le lit, d'une pièce à l'autre dans l'appartement. Lui cherchant visiblement une place.

Au Nord. Il faut que la tête soit au Nord, C'est Béatrice avec sa simplicité qui me l'avait dit. Sa simplicité et son sens pratique. C'est très précieux l'accord sur les choses simples et l'esprit pratique. Donc, elle m'a dit, la tête, faut toujours qu'elle soit au Nord. Et j'ai été d'accord. J'étais toujours en accord avec Béatrice. Mais où est le Nord ici. Disons qu'il est par là. Et n'en

parlons plus. Ca fait très Nord par-là.

~~Elle m'a dit cela Béatrice. Sans explication. Cela allait de soi. Cet été là, je n'avais pas besoin d'explication.~~

J'étais plein d'admiration.

~~Maintenant, je me demande pourquoi. J'ai changé. Ce n'est plus l'été.~~

~~Béatrice n'expliquait jamais rien. Tout ce qu'elle disait était simple et vrai.~~

~~Si je rencontrais Béatrice maintenant, je le lui demanderais. Pourquoi, la tête toujours au Nord.~~

~~Elle aurait sans doute une explication très simple et je serais à nouveau d'accord. On ne pouvait qu'être d'accord avec Béatrice.~~

Pour le lit aussi, j'ai été d'accord. Le lit qu'on a acheté ensemble, cet été là. Cet été 82 où je me suis senti si bien. Où leur rire me portait. Pour le lit et le matelas, j'ai été d'accord.

Pour les fauteuils, les livres, les vases, les disques, j'ai été d'accord. En toute simplicité, spontanéité et politesse. Elles m'ont constitué un vrai trousseau. Je me sentais comme un jeune marié qui allait se marier.

la radio

Plein d'entrain.

Pour le matelas, le sommier, le lit, c'est venu le lendemain du jour où elles ont du dormir chez moi.

Pour le reste du trousseau, peu à peu au fil des jours qui ont suivi ce jour-là.

Elles avaient, les trois inséparables, laissé toutes les trois leur clé à l'intérieur de leur appartement.

Celui à côté du mien dans lequel elles venaient d'emménager..

Elles étaient toutes les trois sur le palier. Ne pouvaient pas entrer. Le serrurier, c'était le quinze août, était fermé. Il ne voulait donc pas ouvrir. Il n'était pas là. Sans doute ailleurs. Même S.O.S serrurier ne répondait pas. Ni rien. Béatrice a dit, avec sa simplicité, Tant pis. Beaucoup de gens ont du faire comme elles ce jour-là, aller dormir chez leur voisin. C'était moi.

Elles ont toutes les trois dormi dans mon lit.

Le lit était dans ma chambre.

Moi, j'ai été heureux dans mon fauteuil. Le fauteuil de mon salon.

Quand elles se sont levées, le matin, elles avaient mal partout. Se tenaient les côtes, le dos.

La faute au matelas a dit Juliette.

Au sommier, Elisabeth.

Au lit, a ajouté Béatrice.

Rien n'allait.

On se regardait.

Le matelas était défoncé.

Le sommier, je ne me souviens plus.

Le lit était branlant. J'étais d'accord.

J'ai vu leur yeux s'allumer en même temps.

C'était impressionnant.

Oui.

L'une s'intéressait très fort au matelas. Juliette, en toute spontanéité.

L'autre était attristée par le lit, Béatrice en toute simplicité.

Et Elisa, je l'appelais déjà Elisa, avec sa politesse
exquise pensait au sommier.

Moi je pensais à elles. A toutes les trois.

Et j'avais de l'entrain.

Elisabeth a téléphoné à son frère Julien. Béatrice a
téléphoné à son frère Julien. Leur frère avait le même nom.
C'était pur hasard. Juliette à sa soeur qui a téléphoné à son
père que je connais.

Elle était très attachée à son père photographe la soeur de
Juliette. C'était la fille de son père.

Elles ont donc toutes les trois téléphoné à Toulouse.

Là-bas, c'était l'été.

Elles se sont renseignées. L'une sur les matelas. L'autre
sur les lits, la troisième Elisa sur les sommiers. Elles
étaient très organisées . C'étaient des étudiantes en
sciences humaines.

Il fallait savoir quoi acheter. Pas n'importe quel lit,
matelas, sommier.

Je les aurai caressées toutes les trois tant elles étaient
mignonnes et tant je les aimais d'un amour immense.

Cette histoire de literie nous a pris seize jours entiers.

Seize jours d'entrain. Seize jours de bonheur plein.

Le bonheur, j'ai su ce que c'était. Je peux dire que j'ai
connu le grand bonheur. C'est ce que j'ai connu ces seize
jours-là.

J'emmagasinais du bonheur et de la connaissance.

Une connaissance approfondie sur toutes les sortes de
matelas, sommiers, lits.

J'emmagasinais aussi des phrases, les phrases toutes simples
de Béatrice . Ne prenez pas ce lit, c'est flagrant, il est

trop petit. J'étais d'accord. Les phrases d'une politesse surannée d'Elisabeth, sur les sommiers et les phrases toute de spontanéité de Juliette. Je vous en prie, Monsieur, ne faites pas ça, achetez vous quelque chose d'adéquat, ça c'était d'Elisabeth. Ce matelas n'est pas bon. Il faut un matelas à spires, avec un côté pour l'hiver, un côté pour l'été. Ou celui-ci est trop mou. C'était sorti d'un coup. C'était de Juliette. Elle tenait ses informations de sa soeur qui elle-même les tenait de son père. Enfin, nous avons acheté quelque chose d'adéquat comme disait Elisa.

Tant de sollicitude.

J'étais plein d'entrain.

Après l'achat du matelas, du sommier et du lit, elles ont fini par dormir tous les jours chez moi.

C'est à dire, je les ai invitées.

Le serrurier a bien voulu répondre.

Il a fracassé leur serrure. Sans hésiter.

Il aimait son métier. Il ne l'a pas dit. Mais Juliette a tout de suite compris. C'était le genre de chose qu'elle sentait.

Elles aimaient tellement ma literie. C'était le genre de chose que je ~~je~~ comprenais.

Elles ne me l'avaient pas dit mais j'étais en communion avec leur être profond, c'est ça l'amour quand il est immense.

Elles ont résisté. Elisabeth par politesse.

Beatrice en toute simplicité.

Et Juliette aussi.

Toutes les trois étaient d'accord. Sur ce point encore, elles étaient inséparables.

Moi tellement convainquant.

J'ai employé les grands moyens. J'ai menti.
 L'été, j'ai dit, je dors toujours par terre.
 Elles m'ont cru parce que c'était vraiment l'été.
 Oh, à fait l'exquise et si polie Elisabeth.
 Alors, elle a cédé. Par politesse. C'était sans doute la
 seule qui se doutait que j'avais peut-être menti et c'était
 impoli de me le faire remarquer.

aussi.

Les deux autres avaient une telle confiance en moi. Elisabeth
 Ah, je les aimais. Cette confiance dans l'humanité, c'était
 tout simplement enthousiasmant.

J'avais jamais eu confiance. J'étais né comme ça. Sans
 confiance. Mais j'apprenais d'elles. J'apprenais vite et bien.
 Je faisais de gros progrès.

J'aurais bien aimé que le père de Juliette revienne pour
 qu'on ait une bonne conversation théologique et parfaire
 mon éducation.

Je sentais précisément que la théologie avait avoir avec la
 confiance. Que discuter de tout cela avec quelqu'un de
 sensible et d'affamé était l'étape ultime dans cette
 accession à la confiance. Surtout avec un photographe, même
 un ancien photographe qui avait du exercer son oeil, qui
 avait réussi en s'exerçant à percer l'âme. L'âme humaine.
 Et puisqu'il ne photographiait plus, c'est qu'il avait
 abouti dans ses recherches.

D'ailleurs Juliette a corroboré mes pensées sur son père.
 En toute spontanéité, elle m'a dit, mon père a toujours eu
 confiance en moi.

C'était une phrase magnifique. Elle m'a transporté.
 J'en ai été tout imbibé pendant des mois. Du lever au
 coucher. Je l'ai ajoutée cette phrases à toutes celles

déjà dites par Juliette.

J'imaginai déjà Juliette à sa naissance et le regard de son père, photographe, un regard plein de confiance posé sur ce bébé déjà spontané. D'ailleurs, il pleurait.

Sans se retenir. En toute confiance.

Son père n'est jamais revenu. Je le regrette.

Faire connaissance avec quelqu'un, s'entendre avec lui sur la photogénie de Paris et sa banlieue et ne plus jamais le revoir.

Malgré la défection du père de Juliette, l'été 82 a été le plus bel été de ma vie.

Le monde était beau. Le monde était fait pour moi. J'étais en totale communion avec lui. Lui avec moi.

J'ai menti aux trois filles que j'aimais.

J'ai menti, je leur ai dit que je dormais toujours par terre l'été.

Je n'ai jamais aussi bien dormi de ma vie que cet été là sur le sol du salon.

Avant de se coucher, toutes les trois, à la queue leu leu, inséparables, venaient m'embrasser.

On en était déjà là, Elisabeth, Juliette, Béatrice et moi. Juliette m'embrassait trois fois. Sur les joues. Des baisers sonores comme il convient à la spontanéité et à une fille qui a toujours bénéficié de la confiance de son père.

Une fille qui avait de soeurs à Toulouse.

Elisabeth, elle me donnait un baiser, un seul, sur le front. Délicatement.

Et Béatrice aussi, un baiser uniquement sur la joue gauche.

Tout simplement.

Moi j'avais le rouge au front. Le rouge aux joues. J'étais d'accord.

L'une disait , Juliette, Bonne nuit, en baillant.

L'autre dormez bien.

La troisième, faites attention au courant d'air.

C'est flagrant, c'était Béatrice.

Je faisais attention.

De la chambre, me parvenait une cascade de rires.

Le rire de trois étudiantes en sciences humaines.

La nuit, je repassais dans ma tête, leurs gestes, leurs paroles, leurs rires.

Je n'essayais plus de les comparer. J'avais renoncé.

Je les aimais toutes les trois d'un amour immense.

Elles étaient incomparables.

Je les aimais toutes les trois. Je vivais avec toutes les trois.

Elles étaient inséparables.

Pourtant, elles se sont séparées.

La lettre que Juliette attendait est arrivée.

D'Afrique. C'était encore plus loin que Toulouse.

Juliette est partie ce jour-là.

Elle a épousé un professeur en biologie.

Il ne voulait que Juliette.

Je suis resté avec Béatrice et Elisabeth.

J'avais déjà moins d'entrain.

Ensuite Béatrice a épousé le frère d'Elisabeth

Il ne voulait ni de Juliette, ni d' Elisabeth.

Il avait des sentiments étriqués.

Elisabeth s'est à son tour mariée. Par contamination.

Je n'ai jamais su avec qui.

Elle s'est mariée la dernière.
Donc, il ne restait plus qu'elle. La question des autres ne s'est pas posée pour le mari d'Elisabeth.
Toutes les trois se sont mariées à Toulouse.
Sous les yeux du même photographe qui les a photographiées.
Toutes les trois avaient de l'âme. Et je suis sûr, cela s'est vu sur les photos.
Je n'ai reçu qu'un seul fair part, celui d'Elisabeth.
Toujours la politesse.
Il n'y a que moi qui les ai aimées toutes les trois. Sans faire de jaloux.
Il n'y a que moi qui les ai perdues toutes les trois.
Il y a moi maintenant et j'ai déménagé.
Je suis ici maintenant.
Me voici..